

UNIVERSITE MOULOUD MAMMERI DE TIZI-OUZOU  
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES  
DEPARTEMENT



جامعة مولود معمري - تيزي وزو  
كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre : .....  
N° de série : .....

## Mémoire en vue de l'obtention Du diplôme de master II

**DOMAINE : Lettres et Langues Etrangères**  
**FILIERE : Langue française**  
**SPECIALITE : Littérature et Civilisation**

### Titre

**La quête identitaire dans *Surtout ne te retourne pas* de  
Maïssa Bey.**

**Présenté par :**  
M<sup>lle</sup> Amzal Tinhinane

**Encadré par :**  
M. Mahmoudi Hakim

### **Jury de soutenance :**

Président : M. Hamdi Mehdi, M.A.A, UMMTO  
Encadreur : M. Mahmoudi Hakim, M.C.B, UMMTO  
Examineur : M. El Hocine Rabah, M.A.A, UMMTO

**Promotion : Novembre 2018**

# *Remerciements*

*Tout d'abord, je tiens à exprimer mes remerciements les plus sincères à mon directeur de recherche, Monsieur Mahmoudi Hakim. Je le remercie pour ses efforts considérables, ses précieux conseils et sa totale disponibilité qui m'ont permis de mener à bien ce modeste travail de recherche.*

*Par ailleurs, je voudrais exprimer ma gratitude aux membres du jury : Messieurs El Hocine Rabah et Hamdi Mehdi pour avoir bien voulu prendre connaissance du présent travail et de me faire part de leurs remarques lors de ma soutenance.*

*Enfin, je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidée durant mes études et à leur tête ma chère famille et mon mari.*

# *Dédicaces*

*Je dédie ce modeste travail :*

*A mon père.*

*A ma mère*

*A mes chères sœurs :*

*A mes chers frères :*

*A mon cher mari :*

*A ma belle famille :*

*A tous ceux qui m'aiment.*

*AMZAL Tinhinane*

# Sommaire

<b>Introduction</b> .....	7
---------------------------	---

## **Chapitre premier : Le tremblement identitaire**

I. Le tremblement de terre .....	9
II. L'impact psychologique du séisme.....	11
III. L'inquiétante étrangeté .....	13

## **Chapitre deuxième : L'affirmation d'une singularité**

I. A l'opposé de la doxa.....	16
II. Un processus d'individuation .....	18
III. Quête d'estime de soi .....	19

## **Chapitre troisième : L'errance de l'héroïne**

I. Sous la dictée des profondeurs .....	22
II. Errance spatiale.....	23

<b>Conclusion</b> .....	25
-------------------------	----

## **Bibliographie**

# **Introduction**

«A chaque chose, malheur est bon», dit l’adage universellement connu. Cela s’applique particulièrement à la littérature algérienne féminine qui a connu un véritable essor durant la décennie noire. En effet, au moment où le pays sombrait dans une «guerre sans visage», pour reprendre les mots de Benjamin Stora, de nombreuses femmes défient l’adversité pour écrire et publier des récits témoignant de «la tragédie nationale» et son cortège de morts et de massacres. Ainsi, paradoxalement, se développe la jeune littérature algérienne des femmes, au moment où toute expression libre, toute création artistique expose son auteur à la menace du sabre et met la vie de tout artiste en péril. Cet essor on le doit surtout au courage des unes et des autres qui ont permis à cette littérature de franchir un nouveau cap vers la consécration mondiale.

Parmi ces romancières, il importe de souligner le nom de Maïssa bey qui a publié son premier roman (*Au commencement était la mer*) en 1996, un livre qui inaugure une production littéraire prolifique. En effet, depuis cette date, l’écrivaine ne cesse d’enrichir le champ littéraire féminin par des romans de qualité qui fascinent de nombreux lecteurs. *Surtout ne te retourne pas*, publié en 2005, est l’un de ses livres qui attire l’attention par son originalité, une singularité, non pas thématique, mais plutôt esthétique. Fidèle à ses questionnements sur la condition féminine, Bey innove en effet dans ce roman par sa manière d’approcher ce sujet. Elle le fait en rapprocher le trouble identitaire touchant son héroïne du tremblement de terre qui a secoué la ville où celle-ci réside.

Attirée par cette façon originale de lier la question identitaire à l’imprévisibilité de la terre et aux répercussions néfastes de son tremblement, nous nous proposons dans ce travail de monter comment s’opère le processus de quête identitaire chez Amina, la narratrice du récit. Nous comptons apporter des éléments de réponse à des interrogations autour de cette question telles que l’impact du séisme sur l’héroïne en termes de destruction des fondements et de perte de repères, l’errance physique et ses répercussions sur l’identité de ce personnage, le morcellement de celle-ci et la difficulté de recoller les morceaux de ce puzzle, et d’autres questions.

Pour tenter de répondre à cette problématique, nous optons pour une lecture éclectique qui mobilisera des apports issus de plusieurs disciplines dans la mesure où la question identitaire est un phénomène individuel et collectif à la fois. En effet, nous comptons faire appel à des divers ouvrages aux autour de cette question qu'ils soient en anthropologie, en psychologie ou autre. Nous pensons particulièrement aux travaux d'Alex Mucchielli (*L'identité*), de Paul Ricœur (*Soi-même comme un autre*), de Freud (*L'inquiétante étrangeté*), Jean- Claude Deschamps (*L'identité sociale*), etc.

Enfin, pour mener à bien cette analyse, nous le diviserons en trois chapitres qui correspondent à autant de facettes du processus de quête que suit l'héroïne. Le premier, intitulé *Le tremblement identitaire*, sera consacré à l'analogie entre deux phénomènes que l'auteure rapproche dans ce texte : le tremblement de terre et la crise identitaire du personnage. Le second, qui a pour titre *L'errance de l'héroïne*, traitera de la déambulation du protagoniste dans la ville après sa fugue et des péripéties de cette aventure. Le dernier, titré *La singularisation de soi*, s'intéressera au processus de démarcation de l'héroïne par rapport à une identité collective à laquelle elle n'adhère pas souvent.

**Chapitre premier :**  
**Le tremblement identitaire**

Dès les premières pages de son livre, l'auteure invite son lecteur à être attentif au lien filial qui unit l'homme à la terre. En faisant le parallèle entre la secousse tellurique et les pérégrinations du protagoniste, elle lui suggère de s'interroger sur l'impact d'un tel événement dans la mesure où il pousse l'individu à prendre conscience de sa fragilité, à remettre en cause sa perception de soi et bien d'autres effets. Abondant dans cette perspective, nous nous interrogerons d'abord sur cette analogie existante entre le tremblement de terre et la quête identitaire chez l'héroïne. En ce sens, et comme le suggère le titre de ce chapitre, il est nécessaire de retracer l'impact de ce phénomène naturel sur l'évolution des personnages et de la narratrice en particulier. En d'autres termes, il s'agit ici d'explicitier toute l'analogie que l'auteure fait entre deux processus distincts : le tremblement dévastateur de la terre et la crise soudaine de l'identité chez Amina. Ainsi, il sera question de la frayeur causée par le séisme, de l'effet dévastateur de ce phénomène, ainsi que des ressemblances entre la terre et l'homme

## 1. Le tremblement de terre

En effet, au commencement de l'histoire de ce récit était le séisme, ce phénomène naturel qui se produit soudainement sans avertir. Cette impression d'une catastrophe brusque et insaisissable se lit dans les mots de la narratrice décrivant l'instant :

Une brusque sensation de vertige. Précédée par un grondement sourd, semblable à un lointain roulement de tambours ou au déferlement furieux d'un troupeau innombrable enfermé dans les profondeurs de la terre même. Le sol se dérobe. La tête tourne alors que les lustres se mettent à danser. Le temps de réaliser que, oui, c'est la terre, c'est la terre qui a tremblé, qui tremble.<sup>1</sup>

En fait, la narratrice décrit d'abord et d'une manière métaphorique le bruit assourdissant précédant le tremblement de la terre. Elle le compare au son que produiraient un roulement des tambours ou une course effrénée d'un troupeau de bovins. L'homme ne se rend pas compte du phénomène qu'une fois il constate la danse des lustres et autres meubles de sa maison. C'est en voyant ces derniers imiter le mouvement d'une pendule qu'il réalise qu'il s'agit bel et bien d'une secousse tellurique.

De ce qui précède, il apparaît que le séisme est loin d'être un phénomène banal ; son surgissement engendre toujours des frayeurs en raison des énormes dégâts qu'il occasionne.

---

<sup>1</sup> Maïssa Bey, *Surtout ne te retourne pas*, Paris, L'Aube, 2005, p.27

C'est un événement bouleversant qui fait entrer tout le monde dans état de psychose comme le donne à lire ce passage du roman :

Un tremblement de terre [...] et tout le monde se met à crier au même temps. On se lève, on court, on court dans tous les sens sans penser à rien d'autres qu'à sortir, partir, s'enfuir, le plus vite possible, le plus loin possible. Chacun pour soi [...] on cherche les issues, tout en même temps, on tombe, on se relève, on se lamente, on oublie toute civilité et toute humanité.<sup>2</sup>

D'après ce passage, l'effet de cette catastrophe est incommensurable ; elle ramène l'humain vers sa plus basique condition, celle d'une simple créature qui cherche à survivre. Cette image d'une multitude d'hommes et femmes se bousculant et fuyant dans tous les sens montre combien le séisme est un phénomène qui bouleverse la vie humaine de fond en comble comme le laisse entendre cette appréhension de l'héroïne : *«peut être que le tremblement de terre nous a tous fait basculer dans une autre dimension, dans une autre relation au temps et à la réalité des choses»*<sup>3</sup>.

En outre, à suivre le récit de la narratrice, le séisme est un signe à déchiffrer, un phénomène plein d'enseignements. En effet, l'auteure laisse entendre, par la voix de cette dernière, que ce phénomène est comme un acte de rébellion de la terre. Une vomissure minérale des aliénations et blessures causées par les hommes, un moment de peur, de crainte et de souffrance. C'est ce que nous pouvons comprendre de ce passage : *«et la terre un instant figée immobile ramasse sur elle-même pour mieux se remettre en branle comme un animal monstrueux basculé de nouveau, une seconde fois comme pour s'ébrouer ou se débarrasser du poids d'une humanité pesante»*<sup>4</sup>. Pour la narratrice, le séisme serait une révolte de la terre devenue monstre dévorateur à cause d'une humanité peu reconnaissante, voire ingrate envers sa mère nourricière. En d'autres termes, c'est une catastrophe à interpréter comme l'expression d'une vengeance, d'une punition divine si l'on suit la *doxa* religieuse dominante qu'illustre la répétition du mot *«mektoub»* par les hommes et les femmes fuyant dans tous les sens.

C'est le mot qui revient le plus lors de tels événements. Il prend le dessus dans toutes les circonstances où l'on cherche à comprendre et à trouver des explications aux catastrophes naturelles. A force de vouloir comprendre, on ne trouve au bout du compte que cette unique réponse «le mektoub», c'est-à-dire tout est écrit et voulu par Dieu, le Tout-Puissant. Ainsi, le

---

<sup>2</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.28

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.162

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.27

séisme est vécu comme une fatalité, un phénomène inéluctable et écrasant. C'est comme une force supérieure humiliant et anéantissant la volonté humaine. D'une manière ou d'une autre, le tragique se manifeste toujours par les effets néfastes d'une force supérieure à l'homme, contre laquelle il reste impuissant et qu'on peut résumer par le mot fatalité : «*Et même si les raisons premières de chaque événement ne sont pas évidentes dans un premier temps, elles deviennent très vite lisibles si l'on se donne la peine d'examiner le déroulement des événements, et surtout la façon dont ils s'enchainent*»<sup>5</sup>.

Ce que l'on peut déduire de ce qui précède, c'est que, au-delà des dégâts matériels, le séisme engendre aussi des traumatismes psychologiques chez les sinistrés. C'est ce que l'on peut observer chez la narratrice qui a vécu cette terrible expérience. Le jour du séisme, cette dernière a, non seulement été secouée par la catastrophe, mais a perdu totalement sa stabilité psychique. Cette situation vécue par ce personnage montre la dépendance du moi face à la terre, une dépendance vécue aussi par la narratrice de *Le jour du séisme* de Nina Bouraoui avouant son déchirement identitaire causé par ce phénomène naturel : «*la terre s'en va, [...] je perds mes définitions, [...] je perds ma biographie.*»<sup>6</sup> Le séisme est donc un phénomène qui touche l'être dans ses profondeurs psychiques. Notre corpus le prouve clairement à travers le désastre vécu par Amina qui laisse entendre qu'il y a ressemblance entre l'état de la terre juste après le tremblement et celui du personnage. Dans les deux espaces, il n'y a que des décombres et bribes éparpillées.

## **2. L'impact psychologique du séisme**

Evoquant les effets du séisme, la narratrice considère le séisme comme une disparition en raison de son effet destructeur. Elle le décrit comme un bouleversement, une violence qui refaçonne sa terre initiale :

Ma terre n'existe que par ma mémoire, le séisme est une disparition, il détruit, il défait, il ensevelit, il façonne par la violence. Il forme un autre lieu renverse je sais ma terre initiale. Ma connaissance est sensuelle. Je sais sa première forme, ses traces, sa topographie, je sais désormais son rythme, un éclat, elle se lie à l'enfance, elle devient éternelle<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.23

<sup>6</sup> Bouraoui Nina, *Le jour du séisme*, Paris, Stock, 1999, p.15

<sup>7</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.x

Amina a subi un choc terrible suite au séisme qui a été dévastateur sur toute la ville et surtout toute la population. Ce choc l'a rendue particulièrement vulnérable, parce qu'il l'a dépouillée de ses souvenirs et chamboulé toute sa vie. C'est un choc émotionnel qu'elle vient de vivre et un effroyable sentiment d'impuissance mélangée à la peur qu'elle ressent désormais. Elle avoue qu'elle a perdu tout ce qu'une personne a de plus cher, à savoir la mémoire qui conserve tous les souvenirs de son ancienne vie : *«Ma mémoire s'est perdue, égarée, délitée aux confins d'une ville qui n'est plus que cendres, sable et pierres. Ni rêves, ni peurs, au bord de la nuit je m'enfonce dans un espace nu, dessert, bordé d'improbables précipices»*<sup>8</sup>. L'héroïne confirme par-là que cet événement tragique est à l'origine de la perte de sa mémoire. Elle n'a plus aucun lien sensible avec son passé.

Revenant souvent sur les raisons de sa fugue, la narratrice laisse entendre que son geste est et demeure incompréhensible; elle ne sait pas pourquoi elle a pris le départ. Elle ne sait point ce qu'elle veut être même quand elle croit que la lumière peut se faire. Les questionnements et les incertitudes ne cessent de jalonner son chemin fait désormais d'aventure et d'errance. Pire, même en fin de parcours, elle n'arrive pas à se comprendre, à saisir sa situation comme le prouve ces paroles adressées à son médecin : *«Mais dites-moi, dites-moi docteur, je voudrais être vraiment sûre. Qu'ya t-il de vrai dans cette histoire ? Vous savez tout. Vous connaissez tous les personnages. Alors, c'est à vous de me dire.»*<sup>9</sup> En effet, malgré les retrouvailles avec sa mère biologique, Amina reste toujours mentalement égarée, la confusion ne quitte guère sa tête après tant d'efforts.

En revanche, ce qu'elle sait, c'est que sa fugue obéit à une logique personnelle et subjective, comme elle le suggère : *«Je crois très sincèrement que tout ce qui advient, chacun d'entre nous obéit à une logique et parfois même à une volonté qui est en nous mais dont nous ignorons tout.»*<sup>10</sup> La seule certitude, pour elle, c'est que sa fuite répond à un désir irrationnel venant des profondeurs de son être. D'où l'importance de suivre la réflexion de la romancière et de voir et d'examiner le parallèle que la romancière fait entre l'activité sismique et la quête identitaire. En effet, il est important d'appréhender, à la lumière de cette analogie, le côté mystérieux de l'être, ce que la psychanalyse désigne par la notion de *l'inquiétante étrangeté*<sup>11</sup>.

---

<sup>8</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.107

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.26

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.24

<sup>11</sup> L'inquiétante étrangeté sera cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps et de tout temps familières.

### 3. L'inquiétante étrangeté

Faisant le parallèle avec le tremblement qui a dévasté la ville de Boumerdes un certain 21 mai 2003, la narratrice parle d'une intimité étrange, d'une étrangeté surgissant de ses tréfonds de soi pour l'effrayer et la bouleverser. C'est quelque chose de familier et d'inconnu à la fois qui lui impose son obscurité et l'empêche de voir clair. Sa perception d'elle-même témoigne de cette sensation d'étrangeté : *«je ne suis rien d'autre, je ne serai plus jamais celle que j'étais. Je ne serai rien d'autre que cette odeur-là captée ce jour-là, une odeur acre et offensante de poussière, de pourriture et de charogne»*<sup>12</sup>. Ces mots de l'héroïne prouvent combien elle est incapable de s'affirmer comme un être singulier alors qu'elle se trouve embourbée dans les décombres causés par le tremblement de terre.

Ce sentiment d'étrangeté est à l'origine de sa décision de rompre avec son vécu au sein d'une famille où elle se sent, de plus en plus, étrangère, un entourage qui lui impose des décisions qu'elle doit accepter. Cette situation rappelle celle décrite par Freud dans son article sur l'inquiétante étrangeté :

Qui n'a jamais rencontré ce sentiment étrange et effrayant dans quelque situation pourtant familière ? Quelque chose dépasse le sujet, quelque chose qui vient d'ailleurs, d'un autre qui impose son obscure volonté. L'angoisse qui s'insinue, qui envahit de son malaise vague, renvoie à celle originaires du nourrisson, dépendant pour sa survie tant psychique que physique d'un extérieur qui lui échappe totalement<sup>13</sup>

Cette interrogation de la narratrice est révélatrice de l'inquiétante étrangeté qu'elle ressent à ce moment où l'intime surgit comme étranger, inconnu, au point d'être effrayant et angoissant pour son devenir. Cette inquiétante étrangeté, c'est tout ce qui aurait du rester caché, secret mais se manifeste.

De ce qui précède, nous pouvons dire que la narratrice ne reconnaît plus son corps alors qu'il est la chose la plus connue et familière en elle. Ce qui nous conduit à dire qu'il s'agit là d'une inquiétante étrangeté, celle causée sans doute par le séisme. En effet, l'effet du séisme semble être incommensurable puisque l'héroïne ne sait plus ce qu'elle veut et même quand elle croit que la lumière peut se faire, elle est envahie par les questionnements et les incertitudes. Elle se pose sans cesse des questions sur son identité qui semble lui échapper à chaque qu'elle croit la tenir en main : *«le matin au réveil, il me faut beaucoup de temps pour rassembler tous*

---

<sup>12</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.14

<sup>13</sup> S. Freud «inquiétante étrangeté» in *Essai de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1976

*les morceaux de mon histoire pour savoir avec certitude où je suis et me réinstaller dans la réalité*»<sup>14</sup>. Le temps passe mais elle n'a pas réussi à réunifier son être éparpillé comme une terre dévasté par le séisme.

En effet, c'est cette idée de tremblement de terre qui va servir à la narratrice de métaphore pour décrire son choc identitaire, sa rupture brusque avec son passé stable. Cette analogie revient souvent pour suggérer combien terre et femme sont proches, à l'exemple de cet extrait qui insinue qu'il a fallu que la terre tremblât pour que les arcanes des deux se divulguent :

Surgi du centre même de la terre un fragment de lumière en fusion se détache. Il vient se ficher à l'intérieur de moi. Il me transperce. D'un haut à l'autre. Provenant des tréfonds de mon être, une immense clameur fuse. Elle rebondit en échos, d'abord très proches, fracassants, puis, peu à peu, lointains, de plus en plus lointains, enrobés de silence. Elle revient à moi. M'enveloppe. M'aspire vers un trou sans fond. Un vide tout blanc. Tout noir. Je ne sais pas. Je ne sais pas<sup>15</sup>.

La narratrice relate ici le malaise identitaire qui s'est produit en elle comme en écho au séisme qui a secoué la terre. Il dit avoir été transpercé par une sorte de fragment de lumière surgissant de ses tréfonds à l'image de cette puissance surgissant des profondeurs de la terre pour tout dévaster. Seule certitude pour elle jusqu'alors, c'est qu'elle sous l'emprise de cette puissance qui l'enveloppe et la propulse vers un autre lieu, à vrai dire vers un vide qu'elle n'arrive pas encore à cerner s'il est tout blanc ou tout noir.

La violence de ce moment va donner lieu à une nouvelle situation. L'impact du tremblement de terre est tel qu'il y a un avant et un après séisme. L'héroïne en est convaincue ; elle est même persuadée d'être née de ce dernier. A ce sujet, elle avoue : «*Je suis venue au monde dans un tournoiement de poussière, un jour de cris [...] depuis ce jour, on m'appelle Wahida, la seule et peut-être même l'unique. [...] je me sens neuve. Je suis neuve sans histoire, sans passé, sans ombre*»<sup>16</sup>. Elle trouve ainsi une autre identité, rompt avec le nom d'Amina, son identité d'avant, et se sent autre : «*Je me sens neuve. Je suis neuve. Sans histoire. Sans passé. Sans ombre. Sans mémoire. Ma mémoire s'est perdue. Egarée, délitée aux confins d'une ville qui n'est plus que cendres, sable et pierres*»<sup>17</sup>. En bref, le séisme a ce mérite de provoquer une rupture dans la vie de l'héroïne, de la détacher d'un passé fait tout de même de sureté et de sérénité comme le suggère le prénom d'Amina.

---

<sup>14</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.67

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.30

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.107

<sup>17</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.107

Mais ce séisme est loin d'être bénéfique pour la narratrice bien qu'il lui avait permis de rompre avec son passé. Il n'a fait que précipiter celle-ci dans une nouvelle aventure à travers les rues d'une ville en lambeaux. La nouvelle situation dans laquelle se retrouve ce personnage se caractérise par une amnésie et une perte de repère comme le résume ce propos :

*«Je ne sais plus, moi non plus je ne sais pas ce qui est réel et ce qui ne l'est pas, ce qui est lisible et ce qui ne l'est pas»<sup>18</sup>*. Il est clair la narratrice a subi une perturbation mémorielle qui fait qu'elle ne souvient de rien. Ce qui la condamne à la quête de solution, de réponses à toutes les questions qui taraudent son esprit. En d'autres termes, c'est à partir de ce tremblement que commence la quête de la narratrice pour dépasser cette situation d'ignorance. Elle entame alors un processus d'affirmation de soi

En somme, dans ce récit, Bey a évoqué le séisme comme une catastrophe naturelle pour sa richesse thématique et métaphorique. Elle a exploité le discours métaphorique de la catastrophe pour montrer les douleurs individuels et sociales qui perturbent la stabilité humaine, pour dire la fragilité de l'être humain devant le déchainement de la nature. Par cette analogie, elle rapproche deux réalités en mettant un lien sémantique entre les deux afin de foisonner l'imagination du lecteur. Ces deux catastrophes résultent chez Amina des souvenirs douloureux dans le présent et dans le passé. Ceux sont eux qui vont la conduire à quitter son foyer et à se réfugier dans l'amnésie afin de reconstruire une nouvelle identité.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.60

**Chapitre deuxième :**  
**L'affirmation d'une singularité**

Dès les premières lectures de notre corpus, nous avons constaté que ce dernier se présente comme le récit d'une quête identitaire, celle qu'effectue la narratrice et héroïne du roman. Vivant dans l'incertitude, poussée par une force souterraine, celle-ci décide de quitter la maison où elle se sent enfermée : «*Je me suis arrêtée au bas des escaliers pour me regarder une dernière fois dans le grand miroir accroché au dessus de la desserte près de l'entrée. Puis, j'ai franchi le seuil et j'ai refermé doucement la porte derrière moi. Je crois.*»<sup>19</sup> En décrivant cette scène inaugurale de sa fugue, Amina insinue que son problème est identitaire. Le fait de se regarder une dernière fois dans le miroir est révélateur d'un malaise dans ce sens, c'est comme si elle cherche son propre reflet et elle ne le trouve pas. Alors, en décidant de rompre avec son vécu au sein d'une famille où elle se voit comme étrangère, le protagoniste entame un processus d'affirmation du moi en se démarquant de tout ce qui a un lien avec ce que l'on désigne par l'identité collective.

### **1. A l'opposé de la *doxa***

Bien qu'elle reconnaisse l'existence d'une logique souterraine commune qui pousse les individus vers une quête d'eux-mêmes, la narratrice n'omet pas de souligner sa singularité. Elle ne cesse d'afficher son individualité en parlant à la première personne du singulier et en exhibant à la fois un «*être*» et un «*faire*» bien particuliers. En se démarquant des autres, elle laisse sa subjectivité s'exprimer et s'affirmer comme une entité entièrement opposée à la *doxa*. Ce processus d'individuation mérite d'être analysé à la lumière de ce que Paul Ricœur, à la suite de Heidegger, désigne par la notion d'*ipséité*. Il est pertinent de voir en ce sens comment s'opère cette singularisation en suivant l'opposition identité individuelle vs identité collective.

Dans sa quête effrénée d'elle-même, Amina cherche à se distinguer de tout ce qui existe. Elle veut être unique et ne ressembler à personne d'autre, c'est son obsession comme le donne à lire ce fragment :

Je n'arrivais pas à me décider. Tous les prénoms auxquels je pensais me rappelaient quelque chose ou quelqu'un. Et je ne veux pas qu'on puisse me confondre avec une autre jeune fille normale qui aurait déjà une histoire, un passé, des rêves et des projets. J'aurais voulu qu'on invente un prénom absolument inédit, pour moi, moi toute seule.<sup>20</sup>

---

<sup>19</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.31

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.85

Ce passage illustre l'attachement de l'héroïne à sa quête de singularité ; elle veut s'imposer comme une ipséité, comme un être neuf, tributaire d'aucun passé ou d'une quelconque racine. Dans cette optique, elle souligne son refus d'une vision fataliste des choses que la majorité de ses concitoyens adopte. Elle se démarque de tous ceux qui convoquent, à tort ou à raison, la religion pour expliquer le moindre fait de la vie.

Je ne parle pas de fatalité ou d'intervention divine. Je laisse ça à d'autres, à vous peut-être dont je ne sais rien et qui n'êtes là que pour m'écouter. A ceux qui veulent aujourd'hui tirer les fils et nous écraser sous leurs certitudes. A ceux qui disposent de toutes les clés pour expliquer le monde et ouvrir les portes du paradis. A ceux, très nombreux, de plus en plus nombreux, qui relayés par de puissants émetteurs et fatwa, savent opportunément adapter à leur mesure leurs dits et les diktats sous couvert de préceptes moraux et religieux.<sup>21</sup>

Comme le souligne cet extrait, la narratrice s'oppose à la doxa religieuse qui tend à expliquer les phénomènes naturels par l'intervention divine. Elle se démarque de cette explication religieuse qui voit en le tremblement de la terre un châtement divin, une punition affligée par Dieu aux habitants qui ne suivent plus les préceptes de Sa religion. Quant à notre personnage, elle laisse entendre qu'elle ne partage pas une telle perception des choses.

Nous sommes dans ce cas devant une affirmation d'ipséité dans la mesure où ce protagoniste tente de se saisir en tant qu'être relationnel et non substantiel. C'est en s'opposant aux autres que l'héroïne essaye d'unifier la dispersion de son «dasein», surtout après les effets du séisme. Elle profite de cette occasion où la doxa justifie ce phénomène par la métaphysique pour trouver un principe d'unification susceptible de lui garantir son individuation. Ainsi, l'ipséité de notre personnage commence à se manifester comme le prouve cette première transgression de l'ordre établi : *«personne, non vraiment personne, aurait pu imaginer que j'aurais un jour l'audace de sortir de la maison sans prévenir, sans solliciter une convenable ! Elle ne perd rien pour attendre<sup>22</sup>»*. Cet acte prouve en quelque sorte l'accès de la narratrice au statut d'individu autonome dans ses décisions. C'est une libération de la doxa puisqu'elle a franchi le mur des coutumes et des traditions en sortant du domicile familial sans demander une quelconque autorisation.

Cependant, par cette transgression, elle ne concrétise pas encore son identité individuelle. Car, selon Ricœur, l'identité n'est jamais immédiate pour une personne qui dit «je». Ce geste lui assure tout de même son ipséité dans la mesure où celle-ci est ce qui fait d'une personne un

---

<sup>21</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.24

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.44

être unique et absolument distinct des autres. L'ipséité, en tant que réponse à la question : qui suis-je ?, implique une fidélité à soi-même qui s'établit par une singularisation et une relation au semblable, une saisie de soi-même qui se concrétise dans un double mouvement de reconnaissance et de différence avec les autres. C'est ce que donne à lire implicitement ce passage où la narratrice ruse avec son entourage : «*kechfa ! C'est justement ça qui me donne de l'avance sur eux, précieux avantage ! Et en raison de graves et très anciennes dissensions familiales, ils ne pourront rien demander à personne*»<sup>23</sup>. En ce sens, nous pouvons dire que c'est l'ipséité qui permet à la jeune fille de ruser devant les autres. C'est sa singularité qui lui donne cette confiance en elle-même et la persuade qu'elle ne sera pas débusquée par les autres qui sont encore prisonniers de «très anciennes dissensions familiales».

Pour revenir à cette notion d'ipséité, il importe de souligner que Heidegger, avant Ricœur, développait cela en s'interrogeant : comment le Dasein peut-il exister en maintenant son unité au milieu de toutes les manières et possibilités de son être [...] ? Il ne le peut manifestement que dans la mesure où il est lui-même cet être en ses possibilités essentielles, ou «je» suis chaque fois cet étant. Le «je» semble assurer la cohésion de l'identité de tout structuré, le «je» et «le soi-même» ont toujours conçus dans l'anthologie de cet étant, comme le fond porteur.<sup>24</sup>

La mise en équation de l'identité idem et de l'identité ipse passerait donc par le je qui viendrait offrir une synthèse et garantir la permanence de l'identité. Le maintien de soi à travers le temps, dans un tout cohérent, l'identité serait ainsi assurée par le fait de pouvoir «se dire soi même» et se reconnaître dans une histoire dont on compose et invente l'unité.

## **2. Un processus d'individuation**

S'intéressant qu'à elle-même, Amina entre ainsi dans un processus d'individuation. Elle ne rate pas une occasion pour se singulariser des autres. Ainsi, cheminant dans cette dynamique, elle n'hésite pas à s'attaquer à la sacralité de la famille en la réduisant à deux fonctions : «*La famille n'est qu'une communauté d'intérêts qui doivent tous converger vers le même objectif, la présentation des acquis matériels et de l'honneur attaché au nom. Voilà tout*». En osant s'attaquer à une institution aussi sacrée que la famille, l'héroïne montre combien elle s'est éloignée du communautarisme une fois elle s'est lancée sur le chemin de la singularisation.

---

<sup>23</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.46

<sup>24</sup> Martin Heidegger, *Etre et temps* (1927), Paris, Gallimard, 1986

En effet, à force de transgressions, la narratrice se démarque petit à petit du milieu dans lequel elle évoluait auparavant. Cette dynamique a commencé dès le début de ses déambulations dans les rues de la ville en ruine : «*Les gens s'écartent sur mon passage. Je ne suis rien d'autre, je ne serais plus jamais celle que j'étais. Je ne serai rien d'autre que cette odeur la captée ce jour-la, une odeur acre et offensante de poussière, de pourriture et de charogne*»<sup>25</sup>. Cette assertion montre qu'Amina ne se reconnaît plus, elle nie son appartenance et avoue quelle est prête à changer, voire à disparaître sous les cendres et la poussière afin que personne n'arrive à la reconnaître.

C'est à partir de ce moment que va commencer ce processus d'affirmation de soi qui se consolide au fil des différents événements que le protagoniste a vécu. Cette dynamique a pour moteur un désir de changement dans la mesure où notre personnage cherche avant tout à fuir un système de non droit imposé par une société. En sortant sans aucune autorisation dans la rue, elle brise un tabou et accomplit ainsi symboliquement un acte d'individuation, de revendication de son droit d'être dans l'espace public d'où elle est exclue de fait comme elle le laisse entendre :

Ensuite, et cela se comprend aisément, ce sera le temps de l'incrédulité. Personne ! Non vraiment personne n'aurait pu imaginer que j'aurais l'audace de sortir de la maison sans prévenir, sans solliciter au préalable une autorisation. Elle à osé ! Ce n'est pas possible ! Pas même concevable ! Elle ne perd rien pour attendre !<sup>26</sup>.

En prenant une distance par rapport à son propre acte, l'héroïne reconnaît qu'elle vient de transgresser une loi non écrite, celle qui interdit à toute femme non accompagnée d'un mâle de franchir seule le seuil de la maison familiale et d'investir l'espace public. A travers cet acte, elle se singularise en se démarquant des autres femmes qui ne sortent pas sans demander la permission.

### **3. quête d'estime de soi**

Par ailleurs, ce processus de singularisation, qui a conduit Amina d'une situation identitaire à une autre, traduit aussi une autre quête, celle que James William désigne par «l'estime de soi», c'est à dire l'homme prend conscience de la valeur du soi et le poids de cette valeur repose sur l'importance que la personne accorde à ses différents types de moi. En effet, le

---

<sup>25</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.14

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.44

récit de Maïssa Bey qui raconte l'histoire mouvementée de ce personnage est constitué d'une succession d'états traversés par ce dernier avant d'arriver à une identité acceptée par lui.

Selon ce théoricien, nous pouvons distinguer trois «je» pour trois «moi», pour un seul et unique «moi physique», la transition ou l'identité provisoire à travers le «moi social», et la reconstitution identitaire finale. Selon la classification faite par cet auteur, l'estime de soi est la conscience de la valeur du Soi. Ce «moi» se distingue en : un «*Moi matériel*» ou Physique, qui évoque «*le corps de la personne, les vêtements qui l'enveloppent, la famille (père, mère, frère, etc.) Et les proches, la maison et d'autres biens matériels que la personne détient* »<sup>27</sup>. Pour le deuxième type, à savoir le «*Moi Social*», il est le résultat de la considération reçue des autres personnes dans la mesure où les autres «*(...) reconnaissent différemment un même individu*»<sup>28</sup>. Quant au troisième type, c'est le «*Moi spirituel*» ou le «*Moi mental*», il désigne, selon William James, l'«*ensemble de tous les états de conscience de l'individu, de ses tendances psychiques (dons ou aptitudes)* ».<sup>29</sup>

Partant de là, nous pouvons dire qu'à chaque fois que le lecteur avance dans sa lecture, il arrive à comprendre que le «je» longtemps utilisé par Amina, la fille de Dalila ne renvoie qu'à une autre Amina, la fille de Dounia. Dès lors, ce dédoublement identitaire ne se dévoile qu'à travers la progression de l'histoire où apparaissent la distanciation et la rupture de soi d'Amina. La rupture de l'identité d'Amina est due et provoquée par un tremblement de terre, une rupture de moi physique. Celui de Amina fille qui n'a aucune relation avec son père, Amina se réfugie dans l'amnésie afin d'effacer cette image. Elle refuse cette identité qui a été marquée par le silence et la soumission. Elle résiste malgré qu'elle a connu humiliation, souffrance et agression de soi comme en témoigne ce passage : «*oui il en est bien plus pour ébranler une vie. Pour précipiter une vie dans la nuit comme une pierre au fond d'un puits* ».<sup>30</sup>

---

<sup>27</sup> Diane Lafond, «Estime de soi : la perspective de William James» in ...

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> Maïssa bey, *op. cit.*, p.29

**Chapitre troisième :**  
**L'errance de l'héroïne**

Parallèlement à ce processus de singularisation suivi par la narratrice, s'accomplit un autre qui est la condition *sine quo non* même du premier, à savoir l'errance de celle-ci. En effet, depuis le tremblement de terre qui a secoué sa propre identité, ce personnage entame une déambulation à travers l'espace en quête de fixité spatiale et surtout identitaire. En ce sens, l'héroïne déclare avoir été conduite vers ce chemin de l'errance en raison d'une sensation lancinante, celle de ne pas se sentir à sa place en chaque lieu et à chaque moment : «*Je sais, ne me demandez pas comment, je le sais, ma révolte et mon besoin d'errance et d'oubli viennent d'un autre lieu. Ils se nourrissent tout au contraire de trop de mensonges, de trop de silence, d'autres rejets et surtout la sensation de n'être jamais vraiment à ma place, où que j'aie*»<sup>31</sup>. La narratrice avoue ressentir un besoin d'errance, comme pour justifier ses déplacements incessants.

Ainsi, sous l'impulsion de ce désir d'errer à la recherche d'elle-même, elle entame une errance physique à travers les rues de la ville. C'est le début d'une aventure, sous le signe du hasard dans la mesure où Amina ne sait guère pourquoi elle a pris le départ et ne sait vers où elle chemine :

Je marche dans les rues précédée ou suivie, je ne sais pas, je ne sais pas mais quelle importance, suivie ou précédée d'un épais de nuage de poussière et de cendres intimement mêlées, je traverse des rues, des avenues, des boulevards, des impasses, des allées, des venelles qui sont à présent chemins de pierres et de terre. Et le présent, démesurément dilaté, se fait stridence, espace nu où s'abolit le temps. Arbres en sentinelles dressées et pourtant inutiles. J'avance et je m'enfonce dans la ville défaite, décomposée, désagrégée, disloquée<sup>32</sup>.

Cette jeune fille qui erre dans un décor chaotique recherche la réalité à partir de l'imaginaire et ouvre la voie à une errance, puisque au moment de franchir le seuil de sortir de la maison elle ne sait pas où elle va. Elle ne sait point ce qu'elle veut être même quand elle croit que la lumière peut se faire, les questionnements et les incertitudes ne cessent de jalonner son chemin fait désormais d'aventure et d'errance. En revanche ce qu'elle sait c'est que son fige obéit à une logique personnelle et subjective ; comme elle le suggère

En décrivant ses pérégrinations spatiales, l'héroïne laisse-entendre tout le chaos de l'espace qui fait écho à son désordre identitaire. À ses changements constants de lieux ne correspond qu'une perte perpétuelle de tous les repères. Car lorsqu'on parle d'errance, on sous-entend l'idée de non-lieu et de temps indéfini comme le prouve l'expression : «*espace nu où s'abolit*

---

<sup>31</sup> Maissa Bey, *op. cit.*, p.114

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.7

*le temps*», contrairement à la notion du voyage qui implique à la fois lieu et temps et pour le départ et pour l'arrivée.

En effet, contrairement au voyage du touriste, le départ d'Amina est loin d'obéir un plan préétabli, c'est une décision soudaine et non partagée. La narratrice a pris seule la décision de partir et sans le dire à personne : *«oui, c'est contrairement ça, je suis un peu folle sans aucun doute, un soupçon ou un brin de folie ... sinon, je ne serais pas en ces lieux, à cette heure et en ce jour, je ne serais pas sortie de chez moi sans la moindre attention de revenir sur mes pas»*<sup>33</sup>. A travers ces mots, elle reconnaît le caractère irréfléchi de son acte en avouant qu'elle est un peu folle en s'aventurant dans des lieux inconnus et à un moment inopportun.

### 1. Sous la dictée des profondeurs

En relatant ses déambulations dans les rues poussiéreuses, la narratrice insinue que son aventure n'obéit qu'au hasard et ne reflète que la douleur secouant l'errante. Celle-ci ne sait guère pourquoi elle a pris le départ ; cette question demeure sans réponse. La seule évidence, c'est son déplacement incessant dans les rues de la ville : *«j'avance dans les rues de la ville. Je regarde autour de moi, paupières douloureuses à force de vouloir garder les yeux ouverts. Grands ouverts»*<sup>34</sup>. Elle s'efforce de comprendre cette errance, elle ne trouve point de réponses. Son chemin est désormais jalonné de questionnements et d'incertitudes. A force de vouloir trouver une explication à ses pérégrinations, elle parvient à cette explication : sa fugue obéit à une logique personnelle et subjective : *«Je crois très sincèrement que tout ce qui advient, chacun d'entre nous obéit à une logique et parfois même à une volonté qui est en nous mais dont nous ignorons tout»*<sup>35</sup>.

La protagoniste plonge ainsi dans une sorte d'amnésie et s'enferme dans un cycle fait de fuites et de recherches vaines. Elle ne sait toujours pas d'où elle vient et où elle se dirige. Seule la douleur est là en elle et peuple l'atmosphère chaotique de la ville. C'est ce que laisse entendre la narratrice qui s'attarde sur son errance : *«J'avance et tout ce qui s'offre à moi entaille profondément mon souffle et mon regard, pénètre dans ma chair. Une souffrance aiguë, plus aiguë, plus farouche qu'un hurlement de femme, semble jaillir de la terre même»*<sup>36</sup>. A travers ce passage, elle dit tout l'impact qu'exerce sur elle, chair et âme, le décor chaotique créé par le séisme qui vient de défigurer la ville. Ainsi, l'espace ne fait qu'accentuer sa perte des repères et rendre plus vaine encore sans errance dans les tristes rues de la cité.

---

<sup>33</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.33

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.14

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.23

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.13

Son errance est synonyme jusqu' alors d' éloignement, de fuite et de traversée ; ce n' est qu' un cheminement à travers l' espace sans aucune fixité à l' horizon. Si on remarque bien ce que l' héroïne fait on voit qu' elle l' a décrit on comparant à la ville qui a subit le tremblement de terre. Cette ville qui été détruite, décomposée et perdue. Amina marche dans les rues et les boulevards et dans les différents avenues sans avoir la moindre de sa destination. Elle cherche à se reconnaître et à se reconstruire.

Cet autre passage du roman illustre cette perte totale des repères chez la narratrice qui continue tout de même d' avancer dans les rues de la ville dévastée: *«Tout n' est qu' illusion. Je ne dois pas m' y arrêter. Je ne dois pas. Je dois fuir. Continuer à marcher. Les yeux fermés. Ne pas voir. Ne pas entendre. À nouveau les cris. La poussière. La fumée. Les pierres. Il faut que je continue»*<sup>37</sup>. En effet, à mesure où il montre la nécessité absolue, pour l' héroïne, de continuer son errance, cet extrait laisse entendre aussi la puissance de cette voix intérieure qui lui intime l' ordre de ne pas s' arrêter de marcher malgré tous les regards interrogateurs auxquels elle s' expose. Elle n' est pas audible, mais elle est là, cette voix des profondeurs qui assaille notre personnage qui l' évoque en ces mots :

Tout se tait, et s' élève enfin cette voix poussée par un vent venu des territoires les plus sombres enfouis en moi, cette voix née d' une infime mais terrifiante contraction de la terre, qui se faufile à travers toutes mes peurs, tous mes silences et qui me dit, avance, oui avance, surtout ne les regarde pas, surtout ne les écoute pas, surtout ne te retourne pas. Avance et va, va jusqu' au bout<sup>38</sup>.

De ce passage, il transparait clairement que le protagoniste continue de cheminer sous les injonctions d' une voix intime, une sorte de «bouche d' ombre» pour reprendre les mots du poète. Pareil au poète, elle entend cette «bouche» d' ignorer tout sur son passage. Ce qui fait de son aventure une errance spatiale sans aucun objectif.

## 2. Errance spatiale

Certains signes sont mis dans le monde où se côtoient, mythes et imagination. Le tremblement de terre qui secoue le récit ouvre les béances d' une existence qui cherche à se nommer. Le lecteur est tombé dans un piège qui le fait entrer dans des croyances qui nourrissent l' imaginaire des femmes, des femmes piégées par l' imprévisible. C' est le cas d' Amina qui, malgré elle, se lance dans une fuite sans fin et se retrouve dans un non lieu : premier indice

---

<sup>37</sup> Maïssa Bey, *op. cit.*, p.52

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.108

d'une recherche de soi dans un ailleurs inconnu : *«Il paraît que j'ai poussé un grand cri, un seul, juste avant d'ouvrir les yeux. Je n'en ai aucun souvenir.»*<sup>39</sup>. Ce réveil annonce le mythe de la création et d'origine : *«lorsque le ciel et la terre se sont séparés, que l'univers est par conséquent polarisé et organisé, qu'un ordre symbolique, cosmologique ou divin s'est mis en place, et que cet ensemble de choses a permis un éveil vers une conscience génératrice, la création ou les créations, au sens propre sens du terme peuvent commencer»*<sup>40</sup>.

Condamnée à une errance parce qu'elle a osé franchir les limites d'une maison où elle ne peut plus demeurer, Amina s'éloigne sans savoir où elle chemine. C'est bien plus tard qu'elle réalise son audace en se disant :

Mais oui, celle qui vient de monter dans le bus est bien la fille de hadj Abderrahmane, l'entrepreneur le plus riche du village. Mais oui, c'est ça, il se penche, détaille, examine, c'est bien l'aînée des filles, celle qui travaille comme surveillante du lycée. Promise c'est officiel depuis longtemps, après bien des tractations paraît-il, au fils de Si M'Hamed, le directeur des impôts. Une belle alliance<sup>41</sup>.

Dans ce passage, Amina épouse le statut d'une conteuse et raconte une bribe de son passé qu'elle vient de quitter en montant dans le bus. Par ce moyen, il s'en éloigne de ce passé qu'elle refuse de voir se continuer. C'est ce qu'elle laisse entendre en divulguant ce pan de sa vie antérieure.

Cependant, sa vie à présent est loin d'être synonyme de bonheur. Au contraire, la douleur est son lot, elle couvre tout son horizon, un espace difficile à déchiffrer : *«les yeux creux et fixes, ils tentent vainement, inlassablement, de déchiffrer la trace scripturaire de leur douleur. Pour redonner un sens à présent dans un lieu qui n'est plus. Pour redonner sens à ce lieu dans un présent qui n'est plus.»*<sup>42</sup> Ce témoignage montre à quel point le désordre et la douleur ont gagné l'espace intérieur du personnage après avoir pris possession de l'espace extérieur.

En clair, même après avoir erré, elle n'a pas réussi à obtenir ce qu'elle pensait retrouver. En déambulant dans les rues de la ville, elle savait juste qu'elle cherchait quelque chose. C'est ce que laisse entendre à la fin de ses pérégrinations : *«il me faut à présent retrouver chaque*

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, op. cit., p.19

<sup>40</sup> A. Siganos, «définitions du mythe» in Questions de mythocritique, Paris, éditions imago, 2005, p.85.

<sup>41</sup> Maissa Bey, op. cit., p.35

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.60

*détail de ce voyage. Un voyage au bout duquel je pensais me retrouver, trouver l'oubli, le premier ou le dernier. Je ne sais pas, je ne sais pas. Ce serait comme une rédaction.»<sup>43</sup>*

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.35

## **Conclusion**

Au terme de ce travail, nous pouvons dire que *Surtout ne te retourne pas* est un roman où la relation entre la littérature et la catastrophe naturelle ne se réduit pas à une simple représentation d'un récit. Le séisme est, pour la romancière, une occasion pour opérer une profonde réflexion sur la nécessité d'effectuer un travail de la mémoire afin de revoir notre rapport au passé et à l'identité. Cet exercice de style lui a permis de voir combien l'être est fragile comme l'est aussi la terre sur laquelle il vit. L'espace d'un tremblement tout vacille pour donner lieu à un monde de décombres, à une identité en lambeaux dont le puzzle est difficile à reconstituer. C'est à cette tâche que s'est attelée l'héroïne du roman dans sa quête identitaire dont il importe ici d'en résumer le cheminement.

D'abord, dans un premier chapitre, nous avons tenté de retracer l'analogie qui sous-tend ce récit, à savoir le parallèle que l'auteure fait entre le tremblement de terre et l'identité d'Amina, son personnage principal. Au cours de chapitre, nous avons cherché à répondre à la question suivante : pourquoi l'écrivaine a opéré en filigrane ce rapprochement ? Cette analyse nous a permis alors de relever tous les points communs entre terre et femme. En ce sens, il convient de rappeler que la fragilité de la femme et son imprévisibilité sont comparable à cette terre qui a tremblé sans avertir. A l'image du séisme qui s'est produit soudainement, Amina sort de chez elle pour errer en ville en quête d'une hypothétique stabilité. Aussi, à mesure que le tremblement de terre révèle les arcanes, le malaise identitaire a permis à la narratrice de découvrir, entre autres, que la maman avec laquelle elle vit n'est pas sa vraie mère, elle n'est une fille adoptive, la fille d'une autre femme qui a assassiné son mari.

Puis, dans le deuxième chapitre de notre travail, nous avons essayé de retracer le processus de singularisation qu'a connu la narratrice dès sa fuite de sa famille adoptive. Ce processus lui a permis de se retrouver en s'affirmant progressivement comme un être autonome qui fait fi de la doxa. En ce sens, elle n'a pas hésité à se démarquer du discours fataliste qui prévaut lors de telles catastrophes. Chemin faisant, elle a rendu visible son ipséité en s'affranchissant de l'identité collective qu'elle a souvent remise en cause. Transgressant l'ordre établi et les lois non écrites de la société, elle a su se singulariser en tant qu'être à part entière. Elle a refusé de se taire et de s'aliéner, elle a raconté autrement le passé et reconstruit ainsi les bribes éparses de sa mémoire défaillante. Par ce processus, la narratrice a pu légitimer son autorité malgré tous les obstacles qu'elle a pu rencontrer.

Enfin, dans le dernier chapitre, nous avons étudié l'errance du personnage dès les premiers instants de sa fugue. L'analyse dans ce sens a révélé que les raisons des déambulations de l'héroïne restent obscures comme le sont les causes du séisme qui a ravagé la ville. C'est une situation qui rappelle l'inquiétante étrangeté dont parle Freud. De plus, à l'image de cette catastrophe qui sème le désordre, nous avons vu que l'errance du personnage se traduit par une perte presque totale des repères spatio-temporels dans la mesure où le texte efface la possibilité d'un tel ancrage, il est presque gratuit de parler d'espace et de temps comme deux dimensions alors qu'il y'en a une seule : l'espace-temps parce que l'errance de la fugueuse est une figure inscrite dans le temps qui lui réserve de surprises, celui qui l'oblige à choisir et à s'enfermer dans l'anonymat. En bref, cette errance est révélatrice de la quête effrénée de soi-même chez l'héroïne, une recherche qui va la conduire à découverte d'une nouvelle identité.

En définitive, nous tenons à dire que ce modeste travail n'est qu'une ébauche de lecture qui mérite d'être approfondie pour pouvoir déceler toute la richesses de ce texte générée par ce rapprochement inédit entre la terre et la femme. En ce sens, l'apport de la théorie postmoderne peut s'avérer utile pour explorer cette idée d'imprévisibilité qui se trouve au cœur du roman et de notre époque. De plus le paradigme de la complexité qui oriente les recherches actuelles en sciences humaines et sociales est également un autre point d'appui pour élargir la réflexion autour de ce roman de Maïssa Bey.

# Bibliographie

## 1. Corpus d'étude

- Maïssa Bey, *Surtout ne te retournes pas*, Alger, Barzakh, 2005.

## 3. Etudes sur l'identité

- S. Freud «inquiétante étrangeté» in *Essai de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1976

- Martin Heidegger, *Etre et temps* (1927), Paris, Gallimard, 1986

- Diane Lafond, «Estime de soi : la perspective de William James» in ....

- Alex Mucchielli, *L'identité* (1986), Liban, Point Delta, «Que sais-je», 2011 (8<sup>ème</sup> édition).

- Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

## 3. Ouvrages généraux

- Nina Bouraoui, *Le jour du séisme*, Paris, Stock, 1999.

## 4. Dictionnaires

A. Siganos, *Questions de mythocritique*, Paris, éditions imago, 2005, p.85.